

Louise Erdrich

UNE INDIENNE DANS SA VILLE

Dans *La Sentence*, l'écrivaine entremêle l'histoire d'une autochtone au XIX^e siècle et celles des victimes des violences policières, qui ont récemment marqué la ville de Minneapolis, chère à l'autrice. Elle y a fondé une librairie unique en son genre, où nous l'avons rencontrée et qui sert de décor à son nouveau roman.



« C'était un magasin modeste en face d'une école en briques dans un quartier agréable. La porte bleue protégée par un store ouvrait sur un parfum de sweet grass, l'avoine odorante qui sert d'encens pendant les cérémonies, et 75 mètres carrés remplis de livres. » Ainsi Tookie, l'héroïne de *La Sentence*, décrit-elle le seul commerce qui accepte de l'embaucher à sa sortie de prison. Un lieu à nul autre semblable, à la fois décor et personnage du dernier roman de Louise Erdrich. Un lieu qui n'appartient pas uniquement à la fiction mais aussi à la

réalité. Sur la porte bleue, le numéro 2115 accueille les habitués de cette librairie de quartier, et des visiteurs parfois venus de loin. Façonné dans de l'écorce de bouleau, il renvoie au nom que Louise Erdrich a choisi pour sa deuxième maison : Birchbark Books & Native Arts (« birch » signifiant « bouleau » en anglais, et « bark », « écorce »). Chez les Indiens, cet arbre aux nombreuses vertus médicinales est sacré. Son écorce servait à fabriquer des canots et des objets du quotidien, dont l'intérieur de la librairie dévoile quelques exemples. Sur de hautes étagères, des paniers façonnés dans cette

essence. Au plafond, un canoë fait main, suspendu au-dessus de la table-bateau où sont mis en évidence les derniers coups de cœur des libraires. Contre un mur, un confessionnal ouvragé, rescapé d'un bar où il faisait office de cabine pour DJs. Dans chaque recoin, les fragrances de miel et d'amande de la *sweet grass*. En rayon, des romans, des essais, des livres pour enfants et jeunes adultes, de la poésie, des manuels de cuisine, écrits par des auteurs indiens et non indiens, chaque exemplaire dérobant à l'oubli une page de l'histoire américaine.

TOUTE LA VITALITÉ DE LA CULTURE AMÉRINDIENNE

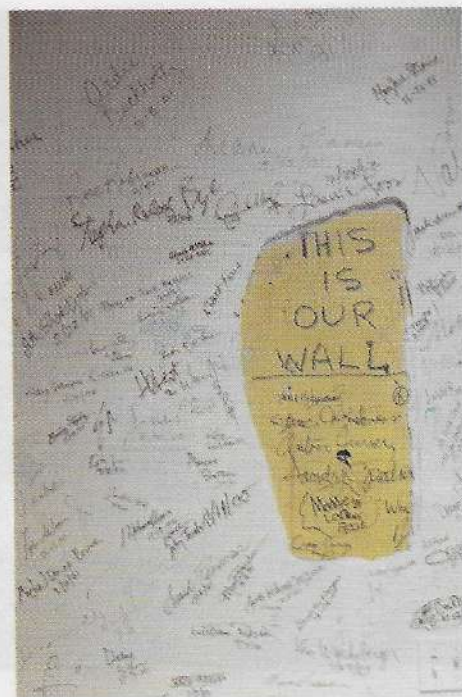
En 2001, quand Birchbark Books est créé, les ouvrages signés par des Indiens ou ayant leur histoire et leurs cultures pour sujets peinaient à remplir une étagère. Ces dernières années, une nouvelle génération d'écrivains autochtones s'est imposée sur la scène littéraire, que l'on pense à David Treuer, Tommy Orange, Julian Brave NoiseCat, Nick Martin ou Lyla June Johnston. « *Les Indiens qui ont pu étudier à l'université sont d'abord devenus avocats dans le but de défendre les terres de leurs ancêtres*, précise Louise Erdrich. *Aujourd'hui, ils se réapproprient leur histoire par les mots et l'écriture, et ce n'est que le début.* » Dans *La Sentence*, Tookie, une quadragénaire ojibwée, est embauchée après dix ans d'incarcération dans une librairie indépendante tenue par une certaine Louise. Lorsqu'elle découvre les rayons étiquetés « *romans autochtones* », « *histoire autochtone* », « *poésie autochtone* » ou « *langues autochtones* », elle réalise : « *Nous, Indiens d'Amérique, sommes plus brillants que je ne le pensais.* » « *C'est pour cette raison que j'ai créé Birchbark Books*, sourit Louise Erdrich. *Pour témoigner*



de la force et de la vitalité des cultures autochtones. Pour fédérer une communauté autour d'un objet à nul autre semblable: le livre. »

Pour l'écrivaine, être libraire est « une identité et un mode de vie ». Si elle peut compter, pour le bon fonctionnement de Birchbark, sur une solide équipe de passionnés, les piles d'exemplaires en attente de dédicace qui encombrant l'arrière-boutique de la librairie lui rappellent les exigences de son autre métier. Autrice célébrée dans le monde entier dont l'œuvre est auréolée de nombreux prix (dont le prix Pulitzer 2021 pour *Celui qui veille*), libraire engagée, mère et grand-mère attentive, Louise Erdrich conjugue vie publique et sphère privée sans obéir à un emploi du temps répétitif, mais avec, en ligne de mire, les manuscrits

entamés exigeant d'être achevés. « Je travaille toujours sur deux ou trois livres en même temps, précise l'autrice. Si l'un ne progresse pas, j'en profite pour avancer sur un autre. L'écriture appelle l'écriture: elle ressemble en cela à une addiction. Je peux écrire n'importe où: dans l'arrière-boutique de la librairie, au dernier étage de ma maison, qui fait office de bureau, mais aussi sur une aire d'autoroute si une idée me vient alors que je suis au volant. » À Minneapolis, Louise Erdrich vit dans une demeure ancienne, avec un jardin où ses filles se promènent parfois avec un oiseau qu'elles ont sauvé sur l'épaule. Née d'un père germano-américain et d'une mère ojibwée, l'autrice a grandi dans le Dakota du Nord, où ses parents étaient employés



au Bureau des affaires indiennes. Sur ce territoire portant le nom de tribus sioux, une île lui est particulièrement chère. Sur cette île, une *cabin* construite par l'un de ses amis, le seul endroit où elle parvient à se dérober aux exigences du quotidien, pour écrire et méditer.

« LE LIEU HANTÉ LE PLUS AGRÉABLE QUE JE CONNAISSE »

Ses ouvrages, Louise Erdrich en rédige toujours le premier jet à la main, « pour garder une trace de ses erreurs ». « L'écriture regorge d'actes manqués plus signifiants qu'on ne le pense, si ce n'est prophétiques. Dans ce domaine comme dans la vie en général, il me semble essentiel de regarder en arrière et de faire face à ses erreurs. Et pour cela, il faut en garder la trace. » *La Sentence* est le roman qui, parmi la vingtaine comprise dans son œuvre, lui aura donné le plus de mal. Commencée en 2014, son intrigue entrelace l'histoire d'un journal intime écrit à la fin du XIX^e siècle par une captive autochtone à l'actualité contemporaine, marquée par la pandémie de covid-19 et le meurtre de George Floyd. « En mai 2020, je pensais avoir mis le point final à mon roman. Mais le meurtre de ●●



En haut, de gauche à droite: Le nom de la librairie, Birchbark, désigne l'écorce de bouleau, un arbre sacré pour les Indiens d'Amérique. Sur l'un des murs, les visiteurs peuvent laisser une trace de leur passage, contribuant à la mémoire des lieux.



En haut : sauge pour les cérémonies, riz sauvage récolté à la main, CD d'« Indigenous music »... outre la littérature, c'est la culture amérindienne sous toutes ses formes que Louise Erdrich veut diffuser et perpétuer grâce à sa librairie. En bas : des livres de l'autrice dédiacés.

George Floyd, les émeutes qui ont suivi et embrasé Minneapolis-Saint Paul m'ont obligée à le reprendre et, pour la première fois, à faire de l'actualité immédiate ma matière. Je n'avais jamais vraiment su comment écrire sur ces violences policières, qui se répètent encore et toujours. À travers la voix de Tookie, dont le quotidien est impacté par ces événements, il me semble avoir trouvé la façon d'en parler avec justesse. »

Aux fantômes du présent se mêlent ceux qui, dans le passé, ont été dépossédés de leurs terres. « Ici, nous sommes en terre sioux-dakota, sur le territoire du peuple de Cloud Man », lit-on dans *La Sentence* à propos de l'emplacement où se situe aujourd'hui Birchbark Books. En 1862, l'État du Minnesota proposait une prime de 25 dollars pour chaque scalp indien collecté. Un siècle et demi plus tard, les descendants de ces peuples exterminés se réapproprient leur histoire à travers des livres qui viennent, mois après mois, étoffer l'offre d'une librairie pour l'heure unique sur le sol américain – gageons que son exemple inspire d'autres initiatives du même genre. Dans *La Sentence*, Tookie et la librairie qui l'emploie sont hantées par le fantôme de Flora, une fidèle cliente foudroyée alors qu'elle lisait le journal d'une captive autochtone. Un journal que Tookie tente de détruire, en vain : animé par une « volonté propre », celui-ci semble bien décidé à mettre Tookie face à un passé qu'elle avait voulu effacer. Si elle ne s'est jamais retrouvée face à un fantôme paré de tous les



atours que le folklore exige, Louise Erdrich croit en leur présence. Elle est même persuadée qu'ils sont en mesure de guider son écriture. « Quand je suis seule à la librairie le soir, je me dis que c'est le lieu hanté le plus agréable que je connaisse », sourit l'écrivaine avant d'évoquer les galeries souterraines et « creepy » sur lesquelles repose sa librairie. Un espace qui sert pour l'heure de dépôt (dont rêverait tout libraire parisien en quête de mètres carrés supplémentaires !), destiné un jour à accueillir de nouveaux rayons et des lectures publiques.

UN DESTIN COLLECTIF

À côté de la librairie, une galerie rend hommage ce 26 août 2023 au peintre ojibwé Jim Denomie, décédé l'an dernier, dont le « surréalisme métaphorique » pose un regard critique sur l'histoire des peuples autochtones. Quelques « blocks » plus au sud, l'intersection entre Chicago Avenue et la 38^e rue où George Floyd a été assassiné

est recouverte de fleurs, de fresques et des noms des victimes des violences policières. À quelques pas, les locaux du Women's Prison Books Project (auquel Birchbark Books apporte son soutien) collectent des livres pour les femmes incarcérées, des livres dont Tookie témoigne du rôle essentiel. « Nous sommes marqués par notre histoire, affirme Louise Erdrich à travers la voix de son héroïne. Parfois, il me semble que les premières années du Minnesota hantent tout, que ce soient les tentatives de Minneapolis de greffer des idées progressistes sur ses origines racistes ou le fait que, ne pouvant défaire l'histoire, nous sommes condamnés à l'affronter ou à la répéter. Mais les clients de la librairie m'ont donné foi en l'idée qu'on pouvait s'en sortir. »

Dans son œuvre écrite comme à travers la librairie qu'elle a créée, Louise Erdrich incite ses lecteurs et tous ceux poussant la porte du 2115 W 21 Street à se réapproprier leur histoire personnelle au sein d'un destin collectif. Quand on évoque la polysémie du titre de son dernier roman, difficilement traduisible en français (« sentence » signifiant à la fois « phrase » et « sentence », au sens de « verdict », en anglais), et qu'on lui demande si elle-même se sent « condamnée » à écrire sur certains sujets, elle répond qu'elle l'est probablement mais que cette condamnation relève également d'un choix personnel. « Chaque existence porte en elle le fardeau d'une sentence, mais il nous est individuellement possible de la commuer en une peine moins lourde à porter. » ■

Laëtitia Favro

Photos : Jenn Ackerman pour Lire Magazine



EXTRAIT À DÉCOUVRIR
EN SCANNANT CE QR CODE



★★★★☆

LA SENTENCE (THE SENTENCE)

LOUISE ERDRICH

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR SARAH GURCEL, 448 P., ALBIN MICHEL/TERRES D'AMÉRIQUE, 23,90 €